

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Jean-Marc Fréchette

Volume 20, numéro 3 (117), mai-juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fréchette, J.-M. (1978). Poèmes. *Liberté*, 20(3), 46-50.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Poésie

Poèmes

JEAN-MARC FRÉCHETTE

Jean-Marc Fréchette est l'auteur de deux livres de poèmes : Le Retour et L'Altra Riva, tous deux publiés aux Ecrits des Forges.

Autant les idéologies passent, autant Fréchette s'en sépare en étant l'un des rares poètes québécois dont la parole ne peut pas se dissocier de l'Origine. Son projet poétique est soudé au projet de son salut personnel. Dans notre monde de blasés et de violents, comment ne pas accueillir la voix qui veut remonter à la Source. D'ailleurs, nul idéal ne m'apparaît assez élevé pour celui qui a de véritables dons de poète. Or Fréchette est certainement l'un des plus doués de sa génération. Quand la poésie se perd dans la drogue ou la propagande, il vibre à la lumière comme une harpe éolienne. Je le salue dans sa quête de la « vraie matière ». Mais sera-t-elle vraiment dévoilée un jour ? En regardant fixement la mer, parmi les palmiers et les cocotiers de Pondichéry, au ralenti que permet la contemplation, peut-être verra-t-il encore mieux que la lumière vive ne provient ni du soleil ni de la lune, comme l'a si bien dit Lie Tseu.

FERNAND OUELLETTE

jours d'avril la lumière pose un doigt éternel sur les labours les oiseaux buissonnent autour des maisons nous retrouvons les couleurs légères et les lointains frémissent ô que l'âge a de clartés et l'arbre de libertés dans l'air devenu plus chaud les nuages habitent un domaine infiniment bleu et serein les bêtes paraissent autour des étables nous connaissons l'acte pur des laboureurs le printemps chante sous le dernier hiver

les hirondelles sont des ciseaux dans l'air ceux qui boivent de cette liqueur du Jour empoignent la joie à bout d'allégresse l'oiseau se suspend à la crête bleue d'une meule les faneurs dans le lointain disent l'être du chant avec d'extrêmes soins nous versons le dieu dans les jarres

ce pays nous fut donné par la foudre d'après-midi à l'heure où s'assoupirent les bergers le fruit saigna et les hauteurs du chant déchirèrent l'oiseau notre coeur comme un très grand livre d'air et les servantes occupées aux travaux parfumés nos bouches touchaient le seuil

un dernier saisissement le jour comme une bête obscure
les oiseaux retirés dans les songes ô la fortune du berger que son troupeau a suivi dans la poussière de la fin du jour les marguerites sont ouvertes seules à la puissance du soir tout est clos dans son mystère natif et médite la leçon de la lumière nous perdons nos noms auprès de l'astre intime l'été nocturne est notre suffisance

le dieu avait ébranlé l'air de son arc les fruits roulaient
dans les pailles et les herbes des coqs célébraient le
bleu de l'air — tranchant et superbe — ployaient des oiseaux
vers l'ultime terre la joie savourée par un paysan ébrasait
son corps à des limites insoupçonnables les feuilles dan-
saient dans la stupeur rieuses les femmes dans les vergers
s'enivraient de l'épiphanie soudaine des muscs inconnus
venaient aux naseaux d'un jour divin des grappes cou-
laient dans la lumière aux paniers sombraient les pommes
traversées de flèches d'amour tout vacillait dans l'ébran-
lement souverain les demeures gaies perdaient leurs toits
sous un vent nul des trompettes de glaise résonnaient
dans l'altitude songeuse de part en part le pays s'ouvrait
à la félicité d'une terre nouvelle et abeilleuse le front
taché comme un bacchant le jeune dieu déchirait les airs et
souriait de la béatitude paysanne

en bandes pures les oiseaux s'éloignent nous restons seuls
avec l'enfant notre royaume est cristallin sous les branches
dépouillées la lumière tournoie au-dessus des collines mû-
res des grappes ternissent oubliées des oiseaux notre
joie s'aggrave dans la pauvreté une maison s'illumine au
loin la servante courbée sur le Soir

nous concevons la divinité dans nos mains sobre est la
pensée

l'hiver dans sa force aux ronces les lambeaux d'étoile
un cygne est retenu dans l'étang gelé la rose à la vitre
ô ces chutes d'anges dans l'après-midi studieux